

Stratégies d'information et d'intégration dans une association d'entomologistes

Une approche ethnozoologique

Si l'ethnozoologie trouve ses objets d'étude les plus familiers au sein des sociétés traditionnelles, son champ d'investigation peut légitimement s'étendre aux rapports entre l'homme et l'animal caractéristiques de notre société moderne. Il n'y a, en particulier, aucune raison d'en exclure la production de la connaissance naturaliste, considérée comme une pratique sociale. Une telle étude, entreprise auprès d'entomologistes, a donné lieu à un certain nombre de conclusions préliminaires et d'indications de différentes voies de recherche¹. Ce que l'on se propose d'examiner ici, c'est la forme prise par les traits généraux de la sous-culture entomologique, lorsqu'ils se cristallisent en un espace et un temps délimités, ceux d'une association parisienne de coléoptéristes.

Celle-ci, fondée en 1935 à l'initiative de trois professionnels, comprend aujourd'hui un peu moins d'une centaine de membres, majoritairement amateurs, qui se recrutent à l'intérieur d'un très large éventail social : des milieux les plus modestes (laveur de carreaux, homme de salle dans les hôpitaux, brancardier) aux milieux très aisés (médecins, dentiste, pilote de ligne, ingénieurs, directeur de banque), en passant par la classe moyenne (employés de bureau); elle en réunit une proportion importante (cinquante à soixante personnes, presque exclusivement des hommes) lors de séances bimensuelles.

Observée pendant deux années et demie, l'Association apparaît comme un réseau assez complexe de liens inter-individuels, avec d'importants prolongements à l'extérieur, en direction des milieux de la recherche et de la muséographie, des marchands d'insectes, des collectionneurs de province ou de l'étranger. L'intensité des liens à l'intérieur de l'Association peut être évaluée au moyen d'un certain nombre de critères qui sont communs à tout groupement de ce genre (choix des

partenaires pour des conversations informelles; sentiments amicaux ou inamicaux, tels qu'ils peuvent s'exprimer en confiance; degré de proximité dans le choix des places assises lors des séances; conversations téléphoniques ou rencontres en dehors de l'Association), ou spécifiques au groupement étudié (échanges d'insectes ou d'informations - deux points particulièrement importants qui seront analysés *infra*; communication d'insectes pour détermination; relations pédagogiques d'aîné à cadet; organisation de chasses en commun; choix d'un autre membre comme éponyme du nom d'un nouvel insecte). Ces liens se constituent sur la base d'un grand nombre de facteurs, dont les principaux sont : la spécialisation (la famille collectionnée); l'intérêt éprouvé pour telle ou telle facette de l'activité entomologique (activité de pure collection, activité d'étude débouchant éventuellement sur des publications, avec tous les degrés intermédiaires); l'attitude prise dans les diverses querelles qui agitent, depuis toujours (querelle du variétisme et de l'antivariétisme) ou depuis une dizaine d'années (querelle sur la responsabilité de l'entomologiste dans l'appauvrissement de la faune) les milieux entomologiques; des critères plus généraux, tels que classe d'âge ou origine sociale.

Ces facteurs sont partiellement en dépendance mutuelle : la position d'un entomologiste par rapport à l'un d'eux détermine, au moins statistiquement, sa position par rapport aux autres. Aussi, le réseau des liens entre individus présente-t-il deux zones de plus forte densité, correspondant à ce que l'on appellera, en simplifiant peut-être à l'excès, deux groupes d'affinités : l'un est composé de jeunes de milieux souvent modestes, collectionneurs amateurs de carabes ou d'autres coléoptères spectaculaires, pratiquant la chasse et le piégeage de manière intensive; l'autre comprend des amateurs souvent plus âgés, ayant une position sociale plus élevée, se désintéressant assez largement des familles spectaculaires, et se montrant soucieux de limiter au strict nécessaire les captures; les professionnels sont leurs alliés naturels, et c'est parmi eux que se recrutent majoritairement les membres du Bureau.

La dissymétrie entre ces deux groupes, du point de vue de l'importance quantitative des familles collectionnées, témoigne d'un intérêt croissant porté aux carabes (en France, une cinquantaine d'espèces, pour plusieurs milliers appartenant à l'ordre des coléoptères). Leur taille avantageuse, et très homogène, l'élégance de leurs formes, la magnificence des coloris de nombre d'espèces, que laissent deviner des noms tels que *rutilans*, *splendens* ou *fastuosus*, la relative facilité de leur capture et le fait que celle-ci puisse se faire en toutes saisons, expliquent largement la prédilection

dont ils sont l'objet. Leur plasticité morphologique et leur variabilité chromatique favorisent deux penchants caractéristiques de toute activité de collection : la passion de la classification, et la recherche frénétique de la rareté. Cette dissymétrie est encore accrue par le fait que les amateurs de carabes, qui se baptisent carabologues, sont les seuls, parmi les coléoptéristes, à s'être forgés une telle dénomination qui n'est pas sans provoquer agacement et sourires chez les spécialistes de familles plus discrètes. Accusés de ne s'intéresser qu'aux « bêtes » spectaculaires, les carabologues sont volontiers taxés d'infantilisme et de prétention, et ironiquement traités de « carabolâtres » — qualificatif qu'eux-mêmes reprennent parfois à leur compte, en manière de plaisanterie ou de dérision. La chasse aux carabes étant particulièrement destructrice de biotopes, les collectionneurs de cette famille sont la cible favorite de ceux qui se montrent soucieux de préserver le milieu naturel. Enfin, l'existence d'une valeur marchande, parfois importante, de nombreuses espèces fait soupçonner de mercantilisme leurs amateurs. De leur côté, ceux-ci accusent volontiers leurs adversaires d'avoir une vision « philatéliste » (une des pires injures dans ce milieu) de la collection, se contentant de mettre un tout petit nombre d'exemplaires dans des cases prévues à cet effet; eux-mêmes justifiant l'abondance de leurs captures par la nécessité d'envisager l'étude de populations, et par conséquent de disposer d'un matériel de comparaison suffisant.

Pour être commode, ce modèle n'est cependant que très approximatif. D'une part, de notables exceptions viennent en atténuer la portée — telle l'existence d'un groupe solidement constitué, formé de sept ou huit personnes qui peuvent être considérées comme occupant une position à la fois intermédiaire et marginale par rapport aux deux ensembles lâches définis ci-dessus, n'épargnant leurs critiques ni aux uns ni aux autres; se réunissant régulièrement autour de la table familiale de ceux d'entre eux qui sont mariés, ils se baptisent plaisamment « l'[Association]-bis », et se régalaient des délices d'une semi-clandestinité.

D'autre part, plusieurs des critères sur lesquels est fondé ce modèle ont un caractère essentiellement relatif : dans le petit monde des entomologistes, c'est toujours l'autre qui est « variétiste », qui « encombre la littérature » par des descriptions inutiles, ou qui s'adonne au penchant infantile de n'aimer que les « grosses bêtes » : si, par exemple, les amateurs de familles « difficiles » et peu spectaculaires regardent souvent avec commisération les collectionneurs de carabes, nombre de ceux-ci manifestent la même attitude vis-à-vis de ceux d'entre eux qui délaissent les genres

aux couleurs ingrates pour ne s'intéresser qu'aux *Chrysocarabus*, de grande taille et aux coloris éclatants.

L'idéologie officielle de l'Association, clairement exposée dans ses statuts (elle se donne pour but de « permettre à ses membres de s'exprimer personnellement sur leurs travaux et recherches », de « mener une politique de collaboration désintéressée avec les organismes ou revues scientifiques (...) », d'« aider les débutants et faciliter les travaux de ses membres, notamment par la consultation ou l'échange des spécimens d'insectes nécessaires à l'étude », d'« apporter son soutien à toute initiative officielle ou privée jugée positive pour la protection de la nature et de sa faune ») ne reflète ni la diversité dont on vient de rendre succinctement compte, ni la préoccupation d'une grande partie de ses membres, qui concerne l'activité de pure collection. Cette image que l'Association se donne d'elle-même et diffuse au dehors n'est cependant jamais remise en cause : elle correspond aux vœux et à la pratique réelle des uns, et flatte tous les autres, même ceux qui sont le plus éloignés de toute activité scientifique et s'intéressent bien davantage à l'accroissement de leur collection qu'ils ne se soucient de l'étude ou de la protection de l'entomofaune. Il s'établit ainsi une sorte de compromis dans lequel chacun trouve son intérêt, et qui vient s'inscrire dans une stratégie menée par le Bureau de l'Association, visant au maintien d'un consensus.

Alors que les dissensions et les inimitiés sont parfois fort vives, et exprimées sans ménagement en privé, elles n'apparaissent qu'exceptionnellement au grand jour. La diversité des pratiques, opinions, centres d'intérêt, donne lieu depuis toujours à des disputes d'une rare violence dans les milieux entomologiques — le taux d'injures dans les différentes revues semble tout à fait propre à ces milieux²; celles-ci ne dépassent jamais ici le stade des escarmouches à fleuret moucheté. Trois exemples donneront une idée de la manière dont cette stratégie du consensus est mise en œuvre, au plan de la parole.

Lors d'une élection du Bureau où un seul candidat était proposé pour chaque poste, et où la liberté des adhérents ne pouvait donc s'exprimer qu'en rayant des noms sur la liste qui leur était soumise, le président fit un long discours assez alambiqué, mettant en avant le dévouement de chacun, les sacrifices personnels consentis, les inconvénients pécuniers qui résultent de l'acceptation d'une charge officielle, et concluant en demandant curieusement aux électeurs de « faire abstraction de leurs sympathies [c'est bien évidemment « anti-sympathies » qu'il fallait entendre] personnelles » : il s'agissait d'un appel à peine dissimulé à une élection unanime, trop de noms rayés ne remettant nullement en

cause leur élection, mais pouvant compromettre l'image d'unité que l'Association cultive soigneusement.

L'appel fut entendu de manière tout à fait remarquable: le président, en particulier, qui faisait en privé l'objet d'attaques en règle et recevait des qualificatifs très peu amènes, a été élu (à bulletins secrets) à l'unanimité moins une voix; autrement dit, la quasi-totalité de ses opposants ont voté pour lui. Lors d'une élection ultérieure, où un président de moindre talent oratoire n'avait pas lancé un tel appel avant le vote, l'un des membres du Bureau n'obtint «*que*» 39 voix sur 42, camouflet jugé suffisamment cinglant pour que le président nouvellement élu fasse part, dans son allocution, de ses regrets «*de voir que notre collègue n'a pas bénéficié de l'unanimité, lui qui est un des rouages si essentiels de notre société*».

Au cours d'une chasse collective, deux groupes s'étaient spontanément formés, sur la base des critères énoncés plus haut, et s'éloignaient l'un de l'autre. Un membre du Bureau a alors entretenu une discussion artificielle (questions futiles n'appelant que des réponses évidentes), dans le but manifeste de contraindre ces deux groupes à se rapprocher puis à fusionner.

Lors d'une élection du Bureau où, cas exceptionnel, deux candidats s'affrontaient pour l'important poste de vice-président (automatiquement proposé au poste de président l'année suivante), et où leurs personnalités faisaient tacitement d'eux les représentants de chacun des deux groupes d'affinités en présence, le président commença par assurer, contre toute vraisemblance, que «*ces candidats ont ceci de particulier que chacun souhaite l'élection de l'autre*»; le vote ayant infligé une défaite assez cuisante à l'un des candidats qui obtint seulement un tiers des voix, le président s'empressa de s'exclamer, dans un silence glacial: «*Ah, ils sont quand même très proches!*» puis fit applaudir vainqueur et vaincu, en assurant le second de sa conviction que le Bureau aurait besoin de ses services dans l'avenir. L'année suivante, le vice-président fut élu à l'unanimité au poste de président: la crise potentielle ouverte par la double candidature de l'année précédente n'avait pas laissé de traces visibles.

La tactique la plus fréquemment employée pour maintenir un équilibre que chacun sait être fragile, consiste à éviter soigneusement les sujets pouvant donner lieu à polémique. C'est ainsi qu'un conflit qui a fort agité le milieu des entomologistes et mettait en jeu des personnes occupant des positions stratégiques, n'a jamais été évoqué publiquement dans le cadre de l'Association. Ce conflit a par ailleurs été l'occasion de constater qu'en de telles circonstances, chacun se détermine

moins selon son adhésion à telle ou telle thèse qu'en fonction de la nécessité de ne pas compromettre son propre réseau de relations par la dégradation d'un lien d'une importance particulière:

Un article paru dans une des principales revues d'entomologie prenait violemment à partie les thèses «*écologistes*»; confondant biologie et histoire, l'auteur proclamait l'inéluctabilité de «*l'évolution*», et la vanité qu'il y aurait à tenter de s'opposer à la disparition d'espèces animales ou de cultures humaines. Le signataire de l'article et le rédacteur en chef qui l'avait publié en position éditoriale étaient tous deux des professionnels de renom, et avaient autrefois fait partie du petit groupe fondateur de l'Association. De plus, l'un d'eux au moins, par sa position officielle, occupait une place cruciale dans les relations entre les amateurs et les institutions scientifiques. Alors que les thèses soutenues dans cet article étaient en complète contradiction avec les opinions de nombreux membres de l'Association, et notamment des membres du Bureau, aucun de ces derniers ne protesta, soit individuellement, soit en collaborant à un texte collectif élaboré à l'initiative d'un entomologiste de province. Trois jeunes adhérents, dont deux carabologues, se retrouvèrent ainsi les seuls membres de l'Association⁴ à apporter leur signature à ce texte, à côté de celles d'entomologiste connus pour faire des carabologues leur cible favorite.

L'un des moyens par lesquels l'Association parvient à maintenir sa cohésion avec un minimum de heurts, malgré l'intensité des oppositions latentes, est la connaissance que chacun a, dans ce petit milieu fermé, de tous les autres, et notamment des tours plus ou moins pendables dans lesquels beaucoup ont inévitablement trempé à un moment ou à un autre: trafics plus ou moins illicites, voire vols (d'insectes, ou de fichiers d'acheteurs entre commerçants), chasses dans des parcs naturels ou réserves biologiques, indécrottes caractérisées (l'un est accusé d'être un «*doubleur de sources*»⁵), accaparement tout le butin lors de chasses collectives, un second aurait décrit sous son nom un insecte découvert par un collègue, un troisième est soupçonné de piller les pièges des autres, etc.). Aussi, des critiques un peu trop vives se voient-elles immédiatement étouffées par le rappel ironique de quelque fait qui n'a pas été oublié — comme les notes de terrain ci-dessous en offrent un exemple un peu particulier, puisque c'est le seul cas d'affrontement public qui se soit produit pendant la durée de l'observation:

Le Bureau ayant demandé des volontaires pour la constitution d'une Commission «*Protection de la nature*», A demande qu'aucun carabologue n'en fasse partie. B, l'un des plus actifs carabologues de l'Asso-

ciation, et qui venait précisément de faire acte de candidature, répond :

« A, qui tient un stand tous les ans à la foire de N., me paraît bien mal placé pour donner des leçons aux autres. S'il veut être conséquent avec lui-même, qu'il s'en aille ! »

Intervention conciliatrice du président :

« A est libre de faire ce qu'il veut, y compris de faire commerce d'insectes, à partir du moment où ce n'est pas dans le cadre de l'Association »

A se justifie alors : il n'est pas un commerçant, fait des dons très importants aux collections publiques, et s'il vend quelques insectes de temps à autre, c'est seulement pour récupérer une petite partie des frais considérables qu'il engage ; puis il contre-attaque :

« Que B nous dise plutôt combien de carabes il a pris en Montagne Noire après que C lui ait indiqué la localité ! »

B, blême, se lève, lance :

« Deux mille ! » (mouvements divers dans la salle), et entend à son tour de se justifier : ils ont été capturés sur une superficie très étendue, dans plusieurs localités différentes. Nouvelle intervention conciliatrice du président, qui rappelle des faits connus : l'intensité des prélèvements opérés depuis près d'un siècle par des générations d'entomologistes dans cette région est restée à peu près sans effet sur l'abondance de sa population, alors que la construction d'un barrage a entièrement détruit la station la plus intéressante. L'incident est clos, et n'aura pas de suite.

Les rumeurs, ragots et informations de toutes sortes qui se colportent sans ménagements ont donc, d'une manière qui n'est paradoxale qu'en apparence, pour première fonction de maintenir l'équilibre nécessaire au consensus, et par conséquent d'assurer la cohésion du groupe.

Plusieurs chasses collectives, un repas annuel, les rituels que constituent la remise d'un « piochon d'or » à l'auteur de la meilleure capture de l'année et un « trophée » pour l'exposé le plus intéressant fait par un débutant, permettent de renforcer les liens à l'intérieur de l'Association. Sans entrer ici dans la description et l'analyse que mériteraient les événements qui viennent d'être mentionnés, on soulignera le caractère largement symbolique des chasses collectives : la chasse entomologique est, par essence, individuelle, et rares sans doute sont ceux qui participent à celles qui sont organisées par l'Association dans l'espoir de faire ce jour-là des captures particulièrement intéressantes.

Les séances bimensuelles débutent à vingt heures trente, et se terminent vers vingt deux heures quinze, mais les arrivées des participants (parmi lesquels de

rare femmes, généralement des épouses accompagnant leurs maris entomologistes) s'échelonnent à partir de vingt heures. Chaque séance débute par un compte rendu de la séance précédente, une revue de presse relevant les articles récemment parus dans le domaine de l'entomologie, des informations générales, des informations plus particulières concernant le programme des prochaines séances ou la préparation d'une chasse, la présentation éventuelle de nouveaux membres, l'organisation de regroupements d'achats de matériel. La parole est ensuite donnée au conférencier du jour. Celui-ci peut être un modeste amateur illustrant de diapositives un récit de voyage effectué pendant ses vacances, ou un professionnel chevronné faisant un savant exposé de biologie. Lorsqu'il y a projection de diapositives d'insectes (autres que d'espèces banales), des noms latins fusent de la salle : une sorte de concours s'établit spontanément, et c'est à qui identifiera le premier la « bête » qui apparaît sur l'écran. Un certain nombre de séances dites « libres » sont prévues dans l'année, au cours desquelles se succèdent de courtes communications, débouchant souvent sur des discussions informelles. Après la clôture de la séance et les dix minutes suivantes, qui voient régulièrement se dérouler un combat virulent entre la concierge du local hébergeant l'Association et les membres tentant de renouer les conversations interrompues à vingt heures trente, un nombre variable de personnes poursuivent la soirée par une « séance humide », autour d'une table d'un café voisin.

L'ethnologue ne peut manquer d'être frappé par l'opposition entre la triple marginalisation (hors du temps, de l'espace et de l'idéologie officiels) des activités qui précèdent et suivent chaque séance, et leur importance effective, qui est considérable. Les vingt minutes qui précèdent l'ouverture de la séance présentent en effet une activité d'une extraordinaire intensité. De petits groupes se constituent, on échange les dernières nouvelles, on s'informe des captures récentes des uns et des autres, on se montre des insectes, on se les prête pour identification, on se les échange, dans une atmosphère d'effervescence dont les quelques notes de terrain ci-dessous donneront une idée :

N arrive, l'air triomphant, et annonce à un groupe de carabologues qui discutaient debout :

« Je reviens de Bretagne, j'ai fait deux cents mélanisants ! »

[i.e. : formes mélanisantes du *chrysocarabus auronitens*.]

Vives exclamations du petit groupe. Une même question fuse de plusieurs côtés :

« Combien de « bleusei » ? »

Réponse, avec un sourire satisfait : « Deux ».

Nouvelles exclamations admiratives, ou sur le ton de la plaisanterie, de la part de vrais ou faux incroyables.

« Mais c'est pas possible, il y en a déjà cinq [entomologistes] qui y sont passés cette année ! », « Fais voir tes couches ! » [couches de coton sur lesquelles sont conservés les insectes avant d'être préparés pour la mise en collection], etc.

N continue son récit : il a été dans telle forêt, puis dans telle autre :

« Ça croulait de partout... J'ai trouvé quinze mélani-sants ensemble dans la même loge d'hibernation ! J'ai dit à B : tiens, regarde sous cette autre écorce, tu trouveras peut-être la même chose. Il soulève l'écorce, et il y en avait quinze autres ! »

Exclamations de l'assistance :

« Mais c'est pas possible ! Comment il fait ? J'y suis allé l'an dernier, et j'en ai ramené que deux. »

Nouveau sourire satisfait de N :

« C'est parce que vous ne savez pas les chercher. »

On va quérir un ancien pour juger de la chose :

« Moi j'y crois pas. Ah, j'y crois pas ! Pourquoi t'as pas amené tes couches, hein ? On aimerait les voir, tes couches ! Tant que je les aurais pas vues, j'y crois pas. »

Il en va de même, dans une certaine mesure, à l'intérieur du café où quelques-uns se réunissent ensuite. C'est également alors que peuvent quelquefois se négocier, en profitant du brouhaha général, des insectes dont le commerce est strictement interdit par les statuts de l'Association. Le caractère très vivant, très dense, de ces quelques moments contraste de manière étonnante avec le style unanimiste et assez empesé, parfois même franchement ennuyeux (il est arrivé que des ronflements sonores se fassent entendre dans l'assistance), de la séance officielle. Il n'y a guère de doute qu'une bonne part des assistants ne viennent que pour ces instants à haute sociabilité.

L'observation des pratiques qui se déroulent alors permet de comprendre quelle fonction principale l'Association remplit pour ses adhérents : bénéficier de la circulation de l'information portant sur les conditions de vie (localisation géographique, adaptation à un milieu déterminé, périodes d'éclosion ou d'hibernation, etc.) des insectes, et notamment de ceux, rares et recherchés, qui ont une valeur considérable pour le collectionneur. Ces caractéristiques, propres à chaque espèce, présentent en effet un degré de spécialisation qui provoque toujours l'étonnement du débutant. L'aire de répartition de nombreux insectes est souvent limitée à un massif montagneux, à une forêt, quand ce n'est pas à une zone particulière de telle ou telle forêt ; beaucoup sont adaptés à des conditions précises d'altitude. Telle

espèce ne connaît une période d'activité qu'entre le 20 juin et le 10 juillet ; telle autre n'hiberne qu'en souche, alors qu'une espèce voisine n'hiberne qu'en talus, etc. Passée la phase, plus ou moins longue selon les cas, d'inexpérience au cours de laquelle il ne récolte que les espèces les plus banales, l'entomologiste se trouve donc dans la nécessité d'acquérir une somme de connaissances à la fois considérable et d'une extrême précision. Or, les informations qu'il peut trouver dans les ouvrages spécialisés le laisseront le plus souvent insatisfait, et c'est en dehors du canal officiel des publications qu'il devra rechercher les renseignements qui lui sont indispensables.

Si les ouvrages d'entomologie citent les régions où se rencontre telle forme donnée, ils ne mentionnent en effet presque jamais la localité exacte : soit parce que cette information n'est pas jugée scientifiquement pertinente, soit par précaution, pour éviter le pillage de stations très localisées. Un exemple suffira, celui du « bleusei » auquel il a déjà été fait allusion, forme individuelle très recherchée par les collectionneurs (elle se vendait 350 francs il y a quelques années, avant que sa capture soit officiellement interdite). Dans sa classique *Faune de France*, Jeannel écrit :

« (...) La forme bleusei (...) se prend dans les Côtes-du-Nord, dans une localité de la forêt de Lorges où elle est très rare. »

Il est clair que par cette formule elliptique, l'auteur veut attirer l'attention sur l'extrême localisation de cette forme exceptionnelle, tout en en gardant secret le contenu exact.

Des informations concernant la biologie, tels les biotopes fréquentés aux différentes saisons, sont également indispensables au chasseur. Or, ces renseignements sont souvent fort rares dans la littérature, ce type d'étude ayant longtemps été négligé ; cependant, des renseignements parcellaires, empiriques, insuffisants à justifier une publication, peuvent être précieux pour la chasse.

Un troisième type de renseignements indispensable concerne le degré de rareté de l'insecte recherché. Si le séjour sur le terrain doit être court, ce qui est généralement le cas (les amateurs ne pouvant chasser que sur le temps de leurs week-ends ou de leurs vacances), il est en effet essentiel de trouver le plus rapidement possible la localité et le biotope offrant le meilleur rendement : si les premiers sondages ne donnent pas de bons résultats, c'est une aide précieuse que de savoir si l'insecte recherché est normalement rare ou abondant. Là encore, les mentions de rareté figurant dans les publications sont généralement insuffisantes.

Le quatrième domaine où le collectionneur cherchera à s'informer est celui des formes infra-subspécifiques, c'est-à-dire situées très bas dans la hiérarchie taxonomique : sous-races locales, formes individuelles. L'une des caractéristiques du comportement des collectionneurs est en effet l'intérêt éprouvé pour la variabilité de certaines espèces. Or, beaucoup de ces formes, qui ne manquent pas dans les collections, restent non décrites : soit que l'amateur se satisfasse de la possession d'une forme rare ou unique, sans éprouver le besoin d'accompagner sa découverte d'une publication ; soit qu'il tienne à garder sa capture plus ou moins secrète. Comme dans les cas précédents, la plupart des ouvrages restent muets sur ce sujet. Le collectionneur cherche également à distinguer, parmi les formes ayant fait l'objet de publications, le bon grain de l'ivraie : lesquelles sont authentiques, et lesquelles sont contestables (« *bidons* ») ; une longue pratique, parfois accumulée pendant des décennies, permettant d'effectuer la nécessaire décantation.

Si la connaissance de la littérature spécialisée est indispensable à l'entomologiste, elle ne répond donc que très imparfaitement aux buts qu'il se fixe. Seule l'appartenance à un groupement tel que l'Association peut lui permettre d'obtenir les renseignements souhaités, dont le mode de transmission présente parfois tous les caractères d'une véritable tradition orale : il en est ainsi de la localité du *bleusei* qui, consistant en un triangle de quelques centaines de mètres de côté, est connue depuis les années 1880 et continue aujourd'hui encore à se transmettre de bouche à oreille. Ces renseignements, cependant, ne sont nullement acquis d'office. Chacun considère en effet ceux dont il dispose (qu'il les ait acquis à la suite de longues prospections personnelles, ou qu'il les ait obtenus auprès de collègues), comme son bien propre, et ne s'en sépare qu'avec beaucoup de réticences. Il y a à cela une cause évidente : la crainte de l'appauvrissement de la faune, voire de la destruction de biotopes fragiles — qu'à l'origine de cette crainte on trouve un intérêt personnel, celui de se constituer une sorte de chasse gardée, ou un souci « écologique » — ces deux aspects se confondant en pratique presque toujours, mais le second servant souvent de paravent au premier. Intervient également le sentiment que de bonnes captures doivent se mériter par des recherches personnelles.

On ne confie donc un renseignement qu'à quelqu'un à qui on estime pouvoir faire confiance ; des bruits courent sur tel ou tel qui aurait inconsidérément détruit une station, et ils peuvent conduire à le mettre en quarantaine sur le plan de la communication d'informations. Le principe, informulé, qui régit ces échanges

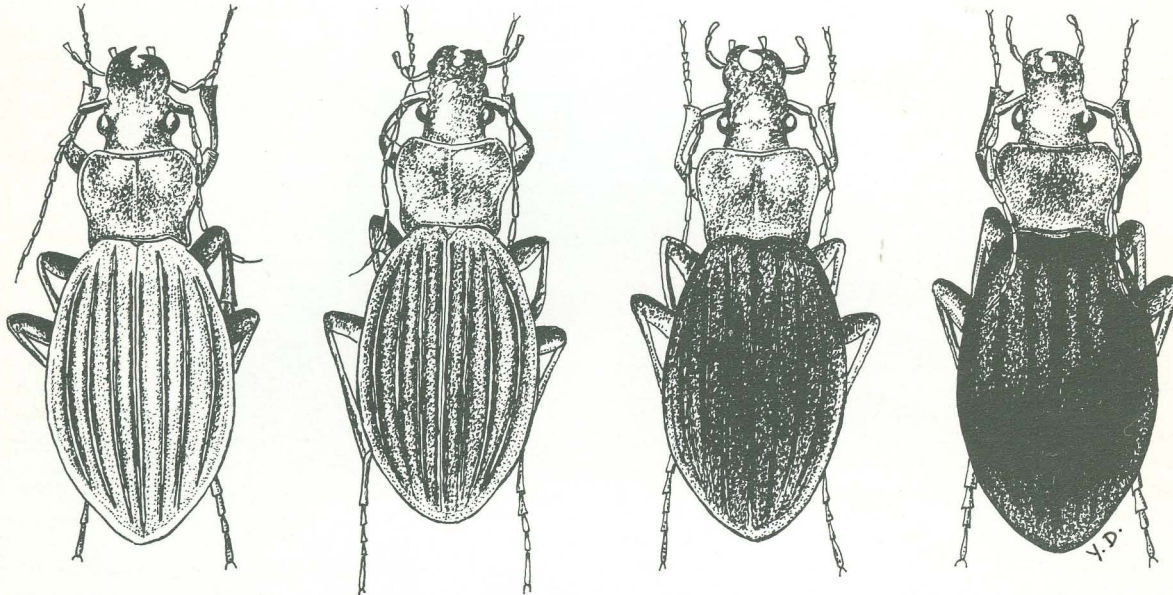
est la réciprocité : quelqu'un qui quête sans cesse des localités et des renseignements de tous ordres sans jamais rien donner en retour n'est pas ouvertement éconduit (le code de politesse en vigueur à l'intérieur de l'Association s'y oppose) mais ne reçoit vite que des réponses de plus en plus évasives. Dans le système d'échanges qui s'instaure ainsi, informations et insectes constituent des prestations équivalentes : on paye fréquemment de retour un bon renseignement par de « *bonnes bêtes* », qui sont d'ailleurs le plus souvent une partie de celles que l'information a permis de se procurer. La communication d'une information intéressante peut être ponctuée par un commentaire (« *c'est un truc que je te donne!* ») qui marque fortement l'état de débiteur de celui qui la reçoit — surtout s'il s'agit d'un débutant qui pourrait n'avoir pas encore compris comment s'organisent les échanges. Souvent, un renseignement n'est livré qu'à la condition expresse de ne pas entrer dans le circuit général de l'information :

« *Je ne le dis qu'à vous, et surtout ne le dites à personne d'autre!* »

Il s'agit, bien évidemment, de garder le contrôle sur l'information dont on dispose, de façon à pouvoir éventuellement la négocier plusieurs fois.

Chacun cherche donc à s'inscrire dans un réseau de relations d'une étendue et d'une densité maximales, de façon à avoir accès au plus grand nombre possible d'informations. Le principe de réciprocité entraîne toutefois une contradiction flagrante entre cette recherche, et la volonté simultanée de limiter la propagation des informations que l'on communique ; si bien que de telles tentatives sont le plus souvent vouées à l'échec. En effet, pour prendre un modèle simplifié, si A tient de B une information intéressante, c'est souvent parce que ce dernier l'a obtenue de E, par l'intermédiaire de C et D. Par conséquent, lorsque A obéira au principe de réciprocité à l'égard de B dont il est le débiteur, il y a peu de chances qu'il parvienne, malgré d'éventuelles mises en garde, à empêcher l'information de remonter jusqu'à E. D'innombrables exemples prouvent que bien rares sont les localités importantes qui sont longtemps tenues réellement secrètes, dès lors qu'elles ont été communiquées au moins une fois ; on en citera un seul, celui du *letacqi* dont il sera question plus loin :

A l'a découvert en forêt de Montécôt il y a une vingtaine d'années, et a communiqué l'information à B, qui l'a transmise à C. A ce stade, ces trois personnes convinrent de tenir secrète cette localité. Cependant, C envoya l'insecte à un correspondant japonais, avec indication du lieu de capture. Or, cette personne (dont l'éloignement géographique semblait garantir tout risque de divulgation) se trouvait avoir un autre corres-



Classification du Chrysocarabus auronitens normand par les collectionneurs de carabes.

De gauche à droite :

- *forme typique* : tête et corselet rouges, élytres vertes avec côtes noires. Dimension : 26 mm.
- *Charlottae* : les élytres sont d'un vert enfumé, l'assombrissement étant d'autant plus manifeste que l'insecte est observé sous un angle s'écartant de la normale.
- *Duponti* : élytres noirâtres, avec maintien de la bordure verte, et reflets verdâtres ou cuivrés entre les côtes.
- *Letacqui* : élytres entièrement noires, parfois avec reflets violacés entre les côtes. Un assombrissement du corselet (ici à son stade initial) peut conduire à la dénomination Oberthuri.

pondant français, à qui elle a écrit pour lui conseiller d'aller chasser à Montécôt. A partir de là, l'affaire s'est rapidement ébruitée, et plus personne aujourd'hui n'ignore l'existence de cette localité.

Devant le caractère quasi inéluctable d'une transmission arborescente de l'information, la tactique la plus courante consiste à livrer un niveau d'information qui, s'il est plus précis que celui que l'on trouve dans les ouvrages spécialisés, est néanmoins en retrait par rapport à la connaissance dont on dispose réellement, et qui n'est que rarement livrée dans sa totalité.

La dissimulation peut intervenir aux deux moments d'un échange : non seulement lorsque l'on donne, de plus ou moins bon gré, un renseignement, mais également lorsque l'on paie en retour, de façon à diminuer une dette dont on est le seul à connaître le montant. Il est facile de prétendre être revenu bredouille, ou n'avoir fait qu'un tout petit nombre de captures : soit que l'on redoute, si l'on a fait de trop belles « séries », d'être accusé de pillage, soit que l'on craigne de se voir réclamer une trop grande part du butin :

« X m'avait indiqué l'endroit où il trouve régulièrement de belles formes roses de *Cetonia aurata*, dont il a quatre boîtes pleines. J'en ai capturé deux, mais lorsque, tout fier, je les ai montrées à X, il m'en a réclamé une ! Depuis cette mésaventure, je diminue toujours le nombre de captures avouées par rapport à ce que j'ai réellement pris. »

Il faut d'ailleurs observer que lorsqu'un membre de l'Association fait le récit d'une chasse fructueuse sans préciser de lui-même le nombre de ses captures, la question ne lui est que rarement posée — bien que ce point intéresse au plus haut degré tous ses auditeurs : il y a là une règle de politesse tacitement observée.

Il est également possible de livrer des informations fausses. Le cas le plus fréquent (dont il existe des exemples célèbres dans l'histoire de l'entomologie) consiste à indiquer une localité proche de la localité véritable, mais d'où l'insecte est néanmoins absent. Il s'ensuit que des renseignements portant sur le crédit que l'on peut accorder à chacun circulent en même temps que l'information concernant les localités : c'est là la seconde fonction des rumeurs et ragots qui se colportent à l'intérieur de l'Association, et dont on a vu que leur première fonction était de maintenir sa cohésion. Ce que chacun peut savoir des uns et des autres fait l'objet, en privé, d'interminables discussions : on confronte les expériences personnelles, souvent contradictoires ; chacun soutient son point de vue en faisant valoir telle ou telle anecdote, favorable ou défavorable à un tiers ; et l'on tente de se faire une idée du degré de fiabilité des renseignements communiqués

par lui. L'un, dont les indications extrêmement précises ont conduit plusieurs de ses collègues à des chasses aussi infructueuses qu'acharnées, est regardé comme plus ou moins mythomane, et toute découverte annoncée par lui systématiquement suspectée de supercherie ; d'autres, à l'inverse, ont une réputation de sérieux qui cautionne les renseignements, même imprécis, qu'ils distribuent plus ou moins chichement.

Un risque de se voir extorquer malgré soi des informations réside dans les étiquettes de localité qui accompagnent obligatoirement tout insecte préparé. Bien que la politesse interdise en principe d'incliner une boîte appartenant à un collègue de façon à pouvoir lire les étiquettes, avant d'y avoir été invité, on est toujours à la merci d'un indiscret qui peut noter, plus ou moins ouvertement, les renseignements qui y figurent :

« A est allé chez B qui lui a montré sa collection d'*Hygrocarabus variolosus* [espèce rare et très localisée], dont il fait commerce. A a froidement sorti un carnet et un stylo, et a commencé à relever toutes les localités figurant sur les étiquettes ! B était décomposé, mais n'a rien osé dire. »

Pour cette raison, certains répugnent à montrer leur collection à qui ne figure pas dans un petit cercle d'amis. De manière plus générale, beaucoup recourent à des techniques de dissimulation plus ou moins sophistiquées : codes personnels, étiquettes de localité disposées de manière à ce qu'elles ne puissent être lues sans ôter l'insecte de sa boîte, étiquettes dont la face visible ne porte qu'une indication approximative, la localité exacte figurant sur la face cachée, systèmes de références numériques à un fichier, etc.

La pratique des échanges d'insectes offre un nouvel exemple de l'importance de celles qui se déroulent en marge des activités officielles de l'Association. En effet, le Bureau a, à plusieurs reprises, proclamé la nécessité de « raviver les échanges » qui seraient tombés en désuétude, et a fait imprimer en conséquence des fiches qui, distribuées aux adhérents, n'ont à ma connaissance jamais été utilisées. Les échanges sont cependant très florissants, mais s'opèrent selon des circuits parallèles, qui sont à peu près les mêmes que ceux par lesquels se transmet l'information.

Si les échanges avec des collectionneurs de province, par l'intermédiaire de petites annonces dans des revues, se font de manière assez formalisée (envois de listes d'offre et de demande, et échange sur la base de la valeur commerciale de l'insecte), ceux qui ont lieu dans le cadre de l'Association sont souvent plus informels : il y a fréquemment distribution du surplus que des chasses abondantes ont permis de se procurer, sans souci de réciprocité strictement équivalente et immé-

diatè; cette réciprocité devant cependant s'établir à court ou moyen terme.

Les caractéristiques propres à la collection entomologique font que l'échange y présente des traits qui ne se rencontrent pas ailleurs. La rareté d'un insecte dans les collections ne correspondant pas nécessairement à sa rareté dans la nature mais dépendant, entre autres facteurs, de la difficulté d'accès à certains terrains, des collectionneurs peuvent procéder à des échanges où chacun se trouve dans la position avantageuse de donner ce qui constitue pour lui des rossignols, et de recevoir de « bonnes bêtes » :

« J'envoie en Tchécoslovaquie des purpurascens [carabe très commun en France] qui sont inéchangeables ici, je reçois des bêtes communes de là-bas, mais qu'aucun collectionneur français n'a, et j'en échange une partie contre des alysidotus [rarissime carabe de la Camargue]. Finalement, qu'est-ce que j'ai fait? J'ai échangé des banalités contre des raretés, et en plus, j'ai eu des bêtes de Tchécoslovaquie! »

Le principe de réciprocité autour duquel s'organise l'échange, d'informations ou d'insectes, entraîne une conséquence importante : la position d'infériorité dans laquelle se trouve le débutant. On sait que tout groupe constitué a tendance à développer, de manière plus ou moins involontaire, des réactions de rejet vis-à-vis d'un nouvel arrivant; mais ce qui vient d'être dit explique que celles-ci soient particulièrement fortes dans le cas présent — comme l'ethnologue peut s'en convaincre par sa propre expérience, ainsi que par les confidences qui lui sont faites, tant de la part d'actuels débutants que de vieux adhérents avouant qu'« au début, c'était dur ». Le débutant n'a rien à attendre des autres, tant qu'il ne s'est pas hissé, par lui-même, à un niveau qui le rende capable d'instaurer une relation d'égalité. Ceci est possible par la mise en œuvre de plusieurs stratégies, la principale étant sans doute la capture de certains insectes qui jouissent d'un prestige particulier et dont tout un ensemble de comportements, analysables en termes qualitatifs ou quantitatifs, manifestent l'importance qui leur est attachée. La place que de tels insectes occupent dans les conversations, le raffinement des stratégies d'information et de dissimulation les concernant, la fréquence des chasses, l'âpreté dans la concurrence, l'existence même de représentations fantasmagiques, sont d'autant plus saisissants qu'ils ne peuvent pas toujours être expliqués par des considérations objectives, faisant appel soit à des critères scientifiques, soit au critère plus subjectif de la rareté, si important pour le collectionneur.

Parmi ces insectes qui jouissent d'une valeur de prestige toute particulière, on analysera, à titre d'exemple,

le cas de celui que la rumeur des conversations fait parvenir aux oreilles du novice comme étant « le letacqi » :

« Alors, combien de letacqi? », « Est-ce que vous allez au letacqi samedi prochain? », « Tu es sûr que c'est un vrai letacqi? », « Untel dit qu'il a fait trois letacqi, mais je suis sûr que c'est bidon », etc.

Ce vocable quelque peu mystérieux désigne une forme individuelle, dispersée en tout petit nombre (moins de 1%) au sein de certaines populations de *Chrysocarabus auronitens*. Celui-ci, un carabe de belle taille, aux élytres vertes et au corselet rouge feu, procure un sentiment esthétique puissant, dont des entomologistes amateurs célèbres, tels Charles Nodier ou Ernst Jünger, ont décrit comment il avait été à l'origine de leur vocation. Comme nombre de carabes, l'*auronitens* présente un nombre élevé de variations individuelles. Parmi elles, les formes mutantes holomélanisantes (entièrement noires) ou hémimélanisantes (élytres noires avec maintien de la couleur du corselet : c'est le cas du *letacqi*) exercent une fascination particulière sur les collectionneurs. Il reste à analyser ce sentiment, ce qui ne pourra se faire sans référence aux aspects symboliques de la couleur noire. La forme *letacqi* (dédiée en 1919 par son descripteur à l'abbé Letacq, entomologiste amateur d'Alençon) est confinée à quelques forêts de Normandie : Montécôt, Réno-Valdieu, Perseigne, Ecouves.

La capture de cet insecte ou de quelques autres joue un rôle si important dans l'intégration à tel ou tel secteur du réseau que forme l'Association, qu'elle ne peut manquer d'évoquer un rite de passage. Comparés au prestige qu'elle entraîne, d'autres critères, tels l'ancienneté ou la régularité de la présence aux réunions, semblent en effet être assez négligeables : ainsi de ce collectionneur, membre de l'Association depuis vingt ans, chez qui le désir, toujours insatisfait, de capturer un *letacqi* a pris une part de plus en plus envahissante de sa vie, mais qui est laissé entièrement à l'écart des conversations, et ne parvient pas à instaurer les relations minimales qui lui permettraient de s'en procurer par échange ou achat.

Une analyse détaillée des caractéristiques de cet insecte, et des conditions de sa capture, permet d'assurer la validité de cette interprétation :

a) C'est un insecte suffisamment peu commun pour que sa capture constitue un événement important pour le collectionneur, et lui procure la considération de ses pairs; mais il n'est pas rare au point de n'être accessible qu'à une poignée d'heureux élus : en pratique, sa capture est possible à qui possède un raisonnable talent de chasseur et fait preuve d'une persévérance suffisante.

b) La distance (150 à 250 kilomètres) des localités au domicile parisien des membres de l'Association est suffisamment restreinte pour que chacun puisse s'y consacrer le temps d'un week-end, tout en requérant cependant des contraintes matérielles procurant les avantages psychologiques d'une mini-expédition. Le temps mort que constitue le trajet monotone sur l'autoroute de Normandie crée, selon les tempéraments, un sentiment d'attente anxieuse ou exaltée qui contribue au fonctionnement de la chasse comme rituel.

c) Le fait que le *letacqi* ne constitue pas une espèce (dont le caractère peu commun pourrait résulter d'une inféodation à tel ou tel biotope particulier, difficilement accessible), mais soit une forme mutante apparaissant en faible proportion, et tout à fait au hasard, au sein d'une population abondante où la forme typique domine très largement, donne à cette chasse un caractère bien particulier: le chasseur ne peut s'en remettre qu'à la chance, tout en étant en mesure de peser sur les probabilités de capture par l'importance du nombre d'*auronitens* qu'il débusque dans leurs logettes d'hibernation. La capture de cet insecte réalise ainsi un compromis idéal entre deux facteurs qui, s'ils déterminent dans des proportions variables le succès de toute chasse, sont d'importance équivalente dans le système de valeurs de l'entomologiste: non seulement capacités de persévérance et qualification, mais également chance — ou ce qui est considéré comme tel et, faisant l'objet de récits quasi mythiques, est désigné par nombre d'expressions imagées dont la moins forte n'est pas « avoir le cul bordé de nouilles »...

d) Sa localisation est suffisamment restreinte pour qu'elle puisse participer, dans les représentations des entomologistes, d'un espace symbolique constitué par un petit nombre de hauts lieux. Elle ne l'est pas au point, cependant, d'entraîner chaque week-end un afflux de chasseurs sur le même terrain. Le morcellement de la forêt normande en une multitude de petits bois situés à l'écart des grands massifs est en outre l'occasion, pour chaque chasseur, d'espérer découvrir un jour quelque microlocalité encore inexplorée.

e) Sa capture pouvant se faire en toute saison, tous les chasseurs sont sur un pied d'égalité — alors que le poids des contraintes familiales ou professionnelles ôte à nombre d'entre eux la possibilité de chasser des insectes qui, sans être rares, ne peuvent être capturés qu'au cours de périodes très limitées. Elle est cependant plus aisée en hiver, c'est-à-dire à un moment où l'activité de l'Association bat son plein, et où les captures peuvent être annoncées et faire l'objet de multiples commentaires d'une réunion à l'autre.

f) Le phénomène de métissage entre l'insecte typique et la forme mutante produit des formes intermédiaires, plus fréquentes que cette dernière mais d'autant plus rares que leur phénotype s'en rapproche. Par conséquent, faute d'un « vrai letacqi », le chasseur peut raisonnablement espérer capturer un « début de letacqi », voire un « presque letacqi ». Ces formes intermédiaires constituent donc des lots de consolation pour le chasseur qui n'a pu obtenir la forme hémimélanisante parfaite. Elles donnent lieu à une nomenclature foisonnante, dont l'abondance et la complexité suffisent, à elles seules, à indiquer quelles valeurs irrationnelles s'y investissent: *charlottae*, *duponti*, *oberthuri*, *marginatus*, *gervaisi*, etc. Hétérogène en raison de sa formation par agrégat de strates successives, au hasard des découvertes, très sujette à caution en raison de synonymies plus ou moins affirmées, fondée sur des critères autant géographiques que phénotypiques et contrevenant donc aux règles d'une saine systématique, cette nomenclature est d'autant plus discutée qu'elle consiste en l'application d'une grille discontinuée sur une réalité qui n'offre pas de solution de continuité. Les adversaires des carabologues parlent à ce sujet, avec ironie, d'une « typologie des reflets » et évoquent le jour où la « fièvre baptismale » conduira chaque carabe à avoir « son propre nom ». La terminologie en usage dans l'Association retient, davantage selon la coutume qu'en fonction de règles explicites, principalement trois termes (*charlottae*, *duponti*, *letacqi*) dont l'application à un insecte capturé peut faire l'objet de commentaires nourris, la coloration variant selon l'état de fraîcheur de l'insecte, la nature et l'orientation de l'éclairage. Il est recommandé d'observer l'insecte à la lumière du jour, d'arrière en avant sous un angle de 45 degrés, en ayant le soleil derrière soi — la sophistication de telles pratiques évoquant celles qui ont cours en joaillerie pour évaluer les nuances de coloris d'un gemme.

g) Enfin, le *letacqi* présente la particularité d'être le quasi-homologue normand de la forme *bleusei* des Côtes-du-Nord, déjà plusieurs fois évoquée. Le *bleusei*, également variation hémimélanisante du *Chrysocarus auronitens*, est l'un des insectes les plus prestigieux de la faune française, l'une de ces pièces dont tous les collectionneurs rêvent, mais que peu ont la chance de posséder. Seuls des critères purement conventionnels, et assez artificiels (l'appartenance à deux sous-espèces différentes) justifient des dénominations séparées pour des formes qui sont à peu près identiques; dans ces conditions, le *letacqi* en constitue, du point de vue de la psychologie du collectionneur, un remarquable substitut.

b) La distance (150 à 250 kilomètres) des localités au domicile parisien des membres de l'Association est suffisamment restreinte pour que chacun puisse s'y consacrer le temps d'un week-end, tout en requérant cependant des contraintes matérielles procurant les avantages psychologiques d'une mini-expédition. Le temps mort que constitue le trajet monotone sur l'autoroute de Normandie crée, selon les tempéraments, un sentiment d'attente anxieuse ou exaltée qui contribue au fonctionnement de la chasse comme rituel.

c) Le fait que le *letacqi* ne constitue pas une espèce (dont le caractère peu commun pourrait résulter d'une inféodation à tel ou tel biotope particulier, difficilement accessible), mais soit une forme mutante apparaissant en faible proportion, et tout à fait au hasard, au sein d'une population abondante où la forme typique domine très largement, donne à cette chasse un caractère bien particulier: le chasseur ne peut s'en remettre qu'à la chance, tout en étant en mesure de peser sur les probabilités de capture par l'importance du nombre d'*auronitens* qu'il débusque dans leurs logettes d'hibernation. La capture de cet insecte réalise ainsi un compromis idéal entre deux facteurs qui, s'ils déterminent dans des proportions variables le succès de toute chasse, sont d'importance équivalente dans le système de valeurs de l'entomologiste: non seulement capacités de persévérance et qualification, mais également chance — ou ce qui est considéré comme tel et, faisant l'objet de récits quasi mythiques, est désigné par nombre d'expressions imagées dont la moins forte n'est pas « avoir le cul bordé de nouilles »...

d) Sa localisation est suffisamment restreinte pour qu'elle puisse participer, dans les représentations des entomologistes, d'un espace symbolique constitué par un petit nombre de hauts lieux. Elle ne l'est pas au point, cependant, d'entraîner chaque week-end un afflux de chasseurs sur le même terrain. Le morcellement de la forêt normande en une multitude de petits bois situés à l'écart des grands massifs est en outre l'occasion, pour chaque chasseur, d'espérer découvrir un jour quelque microlocalité encore inexplorée.

e) Sa capture pouvant se faire en toute saison, tous les chasseurs sont sur un pied d'égalité — alors que le poids des contraintes familiales ou professionnelles ôte à nombre d'entre eux la possibilité de chasser des insectes qui, sans être rares, ne peuvent être capturés qu'au cours de périodes très limitées. Elle est cependant plus aisée en hiver, c'est-à-dire à un moment où l'activité de l'Association bat son plein, et où les captures peuvent être annoncées et faire l'objet de multiples commentaires d'une réunion à l'autre.

f) Le phénomène de métissage entre l'insecte typique et la forme mutante produit des formes intermédiaires, plus fréquentes que cette dernière mais d'autant plus rares que leur phénotype s'en rapproche. Par conséquent, faute d'un « vrai letacqi », le chasseur peut raisonnablement espérer capturer un « début de letacqi », voire un « presque letacqi ». Ces formes intermédiaires constituent donc des lots de consolation pour le chasseur qui n'a pu obtenir la forme hémimélanisante parfaite. Elles donnent lieu à une nomenclature foisonnante, dont l'abondance et la complexité suffisent, à elles seules, à indiquer quelles valeurs irrationnelles s'y investissent: *charlottae*, *duponti*, *oberthuri*, *marginatus*, *gervaisi*, etc. Hétérogène en raison de sa formation par agrégat de strates successives, au hasard des découvertes, très sujette à caution en raison de synonymies plus ou moins affirmées, fondée sur des critères autant géographiques que phénotypiques et contrevenant donc aux règles d'une saine systématique, cette nomenclature est d'autant plus discutée qu'elle consiste en l'application d'une grille discontinue sur une réalité qui n'offre pas de solution de continuité. Les adversaires des carabologues parlent à ce sujet, avec ironie, d'une « typologie des reflets » et évoquent le jour où la « fièvre baptismale » conduira chaque carabe à avoir « son propre nom ». La terminologie en usage dans l'Association retient, davantage selon la coutume qu'en fonction de règles explicites, principalement trois termes (*charlottae*, *duponti*, *letacqi*) dont l'application à un insecte capturé peut faire l'objet de commentaires nourris, la coloration variant selon l'état de fraîcheur de l'insecte, la nature et l'orientation de l'éclairage. Il est recommandé d'observer l'insecte à la lumière du jour, d'arrière en avant sous un angle de 45 degrés, en ayant le soleil derrière soi — la sophistication de telles pratiques évoquant celles qui ont cours en joaillerie pour évaluer les nuances de coloris d'un gemme.

g) Enfin, le *letacqi* présente la particularité d'être le quasi-homologue normand de la forme *bleusei* des Côtes-du-Nord, déjà plusieurs fois évoquée. Le *bleusei*, également variation hémimélanisante du *Chrysocarabus auronitens*, est l'un des insectes les plus prestigieux de la faune française, l'une de ces pièces dont tous les collectionneurs rêvent, mais que peu ont la chance de posséder. Seuls des critères purement conventionnels, et assez artificiels (l'appartenance à deux sous-espèces différentes) justifient des dénominations séparées pour des formes qui sont à peu près identiques; dans ces conditions, le *letacqi* en constitue, du point de vue de la psychologie du collectionneur, un remarquable substitut.

La place tenue par cet insecte dans les représentations et comportements collectifs donne libre cours aux fantasmes individuels, à la propagation d'informations incontrôlables, à la dissimulation de microlocalités en possédant des pourcentages supérieurs à la moyenne, à des jalousies d'autant plus vives qu'elles sont dissimulées ou n'apparaissent au grand jour qu'exceptionnellement. L'un est persuadé avoir observé des distributions de *letacqi* dont il serait exclu; un autre assure connaître l'existence de «*letacqi à l'envers*» (corselet mélanisant avec maintien de la couleur verte des élytres). Des cas de fraudes sont avérés, par exposition d'*auronitens* typiques à la chaleur ou à l'action de produits chimiques, dans un esprit de lucre ou de simple vanité; ils sont souvent évoqués en manière de plaisanterie, pour feindre de suspecter telle ou telle capture.

Naturellement, tout ce qui vient d'être dit de l'importance symbolique du *letacqi* s'observe surtout chez les personnes spécialisées dans la collection des carabes ou de familles voisines, ou de ceux qui s'adonnent à la collection dite générale, incluant donc les carabes. Il concerne peu, voire pas du tout, les spécialistes de groupes entièrement différents — encore que beaucoup d'entre eux ne soient arrivés à leur actuelle spécialisation que tardivement, après s'être auparavant adonnés à la collection générale. Qu'il ne concerne directement, à un moment donné, que le tiers environ des membres actifs de l'Association, ne permet pas, cependant, d'infirmer l'interprétation qui en a été proposée, ainsi que l'ont prouvé des événements récents.

Au cours de l'automne 1982, un Centre régional de l'Office national des Forêts a interdit la capture du *Chrysocarabus auronitens* (et donc, évidemment, du *letacqi*) dans les massifs forestiers les plus prospectés par les collectionneurs. Alors que le Bureau de l'Association s'était jusque là montré plutôt favorable au principe de telles interdictions, et en tout cas très respectueux à leur égard lorsqu'elles étaient promulguées, on a assisté dans le cas présent à une levée de boucliers à peu près unanime. Le président a engagé une bataille contre l'Administration, une série épique d'interventions à différents niveaux (dont les étapes étaient communiquées à chaque réunion) aboutissant dans un premier temps à des autorisations individuelles de chasser en été, avec interdiction de piéger. La chasse estivale n'étant fructueuse qu'en ayant recours à cette méthode, la proposition de l'Administration souleva indignation et commentaires ironiques. Le président accentua sa pression jusqu'à l'obtention d'une dérogation totale en faveur de tous les membres de l'Association.

Ce comportement, en totale contradiction avec l'habituelle approbation que les membres du Bureau té-

moignent à toutes les mesures de protection de l'entomofaune, paraît incompréhensible si l'interprétation que l'on vient de donner des captures du *letacqi* ne venait l'éclairer.

Cette brève esquisse du fonctionnement d'une Association d'entomologistes rejoint un certain nombre de problèmes généraux, liés au statut de l'amateur par rapport à la science professionnelle, au comportement du collectionneur et du chasseur, ainsi qu'à l'activité cognitive et classificatrice — la spécificité de l'Association étudiée résidant probablement moins dans la nature de son centre d'intérêt, l'insecte, que dans la conjonction de ces divers modes de comportement.

Les nombreux groupements qui, dans notre société, déploient leur activité dans l'une ou l'autre de ces directions, pourraient sans conteste faire l'objet d'études analogues. L'activité de collection, par exemple, a donné lieu à une abondante littérature journalistique, à quelques études sociologiques ou psychosociologiques; mais il reste à entreprendre une observation de type ethnologique. De telles observations mettraient en évidence, dans chaque cas, des traits généraux et des traits différentiels: il serait, par exemple, intéressant de rechercher ce qu'il peut y avoir de commun entre le fonctionnement d'une Association d'entomologistes et celui d'un club d'astronomie. S'agissant de groupements qui, comme ceux que l'on vient d'évoquer en dernier, se situent en marge de la production officielle de la connaissance, le point de vue ethnologique pourrait contribuer à la compréhension critique de certains aspects de la science: on a vu que l'activité entomologique institue un mode de rapport original à celle-ci, en intégrant des traits traditionnels (activité de chasse et transmission orale du savoir, avec leurs aspects souvent symboliques) à ce but éminemment caractéristique de la société occidentale moderne qu'est la production de la connaissance selon des critères scientifiques. Si ces traits sont plus accusés dans une Association où les amateurs prédominent, ils ne sont certainement pas absents chez les professionnels — comme le suggère la complexité des liens entre les deux groupes, qui n'a pu être ici l'objet que de remarques cursives.

► NOTES

1. Yves DELAPORTE, «Des insectes et des hommes», *Les Temps modernes*, n° 450, 1984. — Voir également le texte de Claude GOUFFE, «Un trait caractéristique des rapports de l'homme et de l'animal dans la culture de type occidental: le comportement de l'entomologiste», *Actes du premier colloque d'ethnoscience*, 23-26 novembre 1976, Paris, Muséum d'histoire naturelle. Sous presse.

2. Ce fait s'explique, en partie, par la difficulté de définir des critères de scientificité en entomologie, et notamment par la part inévitable d'arbitraire qui entache tout travail de systématique.

3. L'expression «*quand même*» est utilisée avec une fréquence tout à fait particulière. Elle a toujours pour fonction d'exprimer une volonté de *consensus*, comme dans l'exemple ci-dessus, ou, de manière très voisine, de faire régner l'optimisme quant aux activités de l'Association: (tant d'espèces capturées lors de la dernière sortie collective, «*c'est quand même pas si mal*», d'autant qu'on a capturé telle espèce qui «*est quand même une bonne bête*») ou de son avenir (tant de nouveaux adhérents dans l'année, «*c'est quand même important*»).

4. Outre l'auteur du présent article qui, malgré l'attitude de neutralité qu'imposait en général sa position d'observateur, ne crut pas devoir s'abstenir devant l'imputation de la disparition des Tasmaniens et des Fuégiens à «*l'arrêt de leur évolution technique et mentale*».

5. Nombre d'espèces (en particulier les carabes) se capturent dans leurs logettes d'hibernation, à l'intérieur des souches et troncs cariés.